

# Une vie dédiée aux arts martiaux

*Minoru Mochizuki est décédé le 30 mai. Il était parti, dans son sommeil, sans souffrir. Cela faisait deux ans qu'il était alité, depuis juin 2001. Pour lui ça a été la période la plus dure.*

**AJ: Votre père est décédé ...**

M<sup>e</sup> Hiroo Mochizuki : Voilà. Il est parti le 30 mai, vers 4 heures de l'après-midi. Il est resté hospitalisé deux semaines pour insuffisance cardiaque et rénale avec des problèmes circulatoires. Son état s'était progressivement dégradé au cours des deux derniers mois, malgré les soins. Ça faisait des poches sur les bras et sur les jambes, il y avait beaucoup de liquide qui s'était accumulé. Au début il resté à la maison, le médecin est venu plusieurs fois. Une infirmière venait le matin et le soir, il prenait des médicaments. Mais finalement son état s'est aggravé et il ne parvenait plus à s'alimenter, donc il n'y a pas eu d'autre solution que de l'amener à l'hôpital.

Au bout de la première semaine il allait mieux, surtout l'avant dernier jour, c'est à dire le 29. Il y avait une réunion du Comité directeur de l'organisation française à Aix en Provence, donc on est resté ici à travailler toute la journée. Ma femme et moi sommes allés le voir à l'hôpital vers 8 heures du soir.

Quand on est entré dans la chambre, il était seul (il avait une chambre individuelle). Ma femme a dit : « Konbanwa » (bonsoir en japonais) et il a répondu : « O ! Arigato » (merci). Elle lui avait apporté un genre de yoghourt liquide, bien frais, qu'il aimait. Il en a bu et il était très content, il a dit : « Umai, umai » : c'est bon, c'est bon. Vraiment on a senti que ça allait bien, très bien. Ensuite j'ai pris sa main, et il a bien serré la mienne, assez longtemps, il ne lâchait pas. Et j'ai bien senti sa force. J'ai touché son bras, là le liquide avait bien commencé à se résorber. Donc pour moi ça allait, dans un jour ou deux, dans quelque jours au plus, il allait sortir de l'hôpital. Je lui ai dit : « Ça va bien, tu vas sortir dans quelques jours. » La visite s'est donc bien passée, très agréablement.



Minoru Mochizuki 1907-2003.

Le lendemain matin on était très tranquille. Ma femme est partie pour voir sa mère, également âgée, qui habite en Bretagne. Comme elle vit désormais seule, ayant perdu son mari un mois et demi plus tôt, mon épouse va la voir le plus souvent possible. Elle est donc partie de très bonne heure, par le train de 6 heures, et moi j'étais tranquille. Je pensais rendre visite à mon père l'après-midi avec mon deuxième fils Kyoshi. Mais il est arrivé juste après le coup de téléphone de l'hôpital. Nous sommes donc partis tous les deux tout de suite. Naturellement c'était un peu trop tard. En réponse à mes questions, l'infirmière m'a dit que mon père avait pris son petit déjeuner normalement et qu'il s'était endormi peu de temps après. Quand elle a amené le repas de midi (en général c'est elle qui l'aidait à manger car il ne pouvait plus le faire seul depuis de mois) il dormait tellement bien qu'elle n'a pas osé le réveiller. Quand elle est revenue, il était parti, dans son sommeil, sans souffrir.

C'est extraordinaire : il est parti comme ça. Et j'ai vraiment été surpris parce que la veille au soir nous étions resté jusqu'à 9 heures – jusqu'à

la fin des visites – et vraiment il allait bien. Sur le moment je n'ai pas compris. C'est comme ça qu'il est parti...

Cela faisait deux ans qu'il était alité, depuis juin 2001 et je pense que pour lui ça a été la période la plus dure. Parce que jusque là il aimait beaucoup regarder l'entraînement. C'était un homme très actif, alors on l'amenait toujours avec son fauteuil roulant assister aux cours de Yoseikan Budo. Et il était très, très content, au point qu'il s'avavançait, s'avavançait presque à en tomber du fauteuil. Ça, c'était les bons moments !

Avant cela, en avril 99, il a dû être hospitalisé au Japon, et son état était si préoccupant à cette époque que mon frère nous a demandé de venir au Japon, mon plus jeune frère et moi, pensant que c'était la fin. Mais il a récupéré un peu et a tout de suite accepté ma proposition de venir s'installer chez nous, en France. Dans la résidence médicalisée où il avait été placé au Japon, après son hospitalisation, il avait même demandé des dictionnaires pour apprendre quelques mots de français et d'anglais. Lorsqu'il est



arrivé chez nous, en novembre 99, il était incapable de se mettre debout, de marcher. Ici, il y a un parc paysager derrière la maison, Heureusement, c'est tout près, et je l'y amenais tous les jours pour faire une promenade. Souvent mes enfants ou ma femme aussi. D'abord il a commencé par faire un pas, deux pas. Puis, avec deux cannes, il est arrivé à faire une centaine de mètres. Petit à petit, il progressait, c'était fantastique. Parfois même je ne lui donnais qu'une canne pour essayer d'améliorer encore plus.

Avec les cannes, il ne marchait pas beaucoup, pas très longtemps, peut-être une dizaine de mètres, mais les Japonais qui venaient le voir



*Minoru Mochizuki circa 1985.*

étaient très étonnés parce qu'au Japon cela ne lui était pas possible. Au bout de quelques mois il arrivait à parcourir près de 100 mètres seul.

Il y a eu une période où c'était vraiment bien pour lui. Surtout quand il regardait ce que nous faisons, ses petits-fils et moi-même. Parce que depuis 1951–52 époque où il est venu en Europe, mon père parlait beaucoup depuis son retour d'une synthèse des arts martiaux. Il me répétait toujours : « la synthèse des arts martiaux, la synthèse des arts martiaux... ». Il faisait des recherches là-dessus.

Quand il est venu en Europe, sa première démonstration a eu lieu à la salle Wagram, à Paris.

C'était en 52 je crois. Il a fait une démonstration de type self-défense : 4 ou 5 personnes l'on attaqué avec des chaises ou des bâtons et il les a projetées. On peut dire qu'il a fait une démonstration « sauvage », parce que ce n'était pas préparé ! Ça c'était très bien passé. Moi, j'étais au Japon, et je l'ai vu aux actualités sur le grand écran au cinéma — à cette époque il n'y avait pas de télévision ! J'ai trouvé cela formidable parce que ce qu'il a fait, ce n'était pas de l'aikido, mais c'était quand même de l'aikido.

Par exemple, il a entré shiho nage et sans lâcher la main de l'adversaire il a ajouté hane goshi de judo. Moi je pense que celui qui est tombé a dû avoir mal [rires]. C'était bien, parce que à cause de la douleur l'adversaire est déséquilibré plus facilement. Au lieu d'agir en force, c'est plus facile d'entrer hane goshi parce que l'adversaire est bien déséquilibré. C'est la première fois que je voyais le hane goshi de mon père, parce qu'habituellement il ne faisait pas hane goshi, il faisait un genre de ippon seoi nage, des choses comme ça, mais je ne l'avais jamais vu entrer hane goshi. Et là oui ! [rires]. C'était un hane goshi shiho nage, hane shiho nage ou quelque chose comme ça... une forme combinée.

Il s'est trouvé dans un endroit où on ne savait pas ce qu'est l'aikido, mais il fallait gagner, donc il a utilisé tout ce qu'il connaissait. Finalement c'est ça qui a bien marché. Donc l'aikido de mon père c'était un peu... un peu un genre de « combat de rue », si vous voulez. C'était comme ça... Au début, à cette époque, les Français ont compris l'aikido comme une espèce de self-défense très efficace. C'est sur cette image que les gens ont commencé l'aikido.

***Ainsi, cette idée de synthèse est née en Europe ?***

Oui, à partir de là je pense que son esprit s'est ouvert à l'idée de synthèse. J'étais encore en deuxième année de lycée. Quand il est rentré d'Europe, il parlait de synthèse et il a commencé à combiner un peu les techniques de judo et les techniques d'aikido. Pour lui, il s'agissait de trouver un sens d'efficacité dans un esprit de self-défense ; et aussi d'effectuer un retour aux sources des samourais, parce que les samourais devaient savoir tout faire : monter à cheval, utiliser la lance, le tachi [sabre long], faire des combats au sol, projeter...

C'est pour ça que j'ai fait de la boxe anglaise — c'est mon père qui me l'avait demandé. J'ai pratiqué avec un ex-champion poids plume qui

s'appelait M<sup>e</sup> Kushida. Il avait une salle à Shimizu, pas très loin de Shizuoka. Maintenant cela fait partie de Shizuoka mais à cette époque Shimizu était une ville séparée. C'est là que je suis allé pour apprendre les techniques de poings. Mon père m'avait sûrement envoyé là parce que lui même n'avait pas étudié les atemis et les arts de poing comme la boxe.

C'est aussi pour compléter son idée de synthèse que je suis allé chez M<sup>e</sup> Koizumi qui habitait à 70 km de Shizuoka, à Okitsu. C'était un maître qui enseignait les kobudo d'Okinawa, et j'ai appris avec lui le tonfa, le nunchaku, le sai. Avec mon père, j'avais déjà été formé au *kobudo* japonais de style Katori.

Quand je suis entré à l'université, j'ai tout de suite commencé à étudier le karaté. Ça aussi c'était l'idée de mon père : il voulait compléter par mon intermédiaire quelque chose qu'il ne pouvait pas faire parce que, pour lui, c'était trop tard pour apprendre. Donc il m'a confié cette partie. Par chance, je suis très vite arrivé à un bon niveau grâce à mes bases de judo qui me servaient sur le plan de la stabilité, mais aussi grâce à l'aikido qui m'avantageait pour le tai sabaki. Le déplacement était naturel pour moi, donc c'était plus facile.

***Horst Schwickerath  
Beaumont***

Grâce à ce bagage je suis devenu le premier Japonais à présenter le karaté en Europe, en 1957.

À cette époque je n'avais toujours pas réussi à faire la synthèse. J'ai essayé, j'ai essayé encore, mais c'est très difficile. Parce qu'en karaté on a toujours une position d'équilibre au sol. Donc on attaque, on revient et on maintient toujours cet équilibre. Le judo, c'est le contraire : quand on est équilibré au sol, il est impossible de projeter, il faut soit même se déséquilibrer pour projeter l'adversaire. Réaliser la synthèse, c'était donc vraiment dur.

C'est comme si pour faire un arbre on ramassait des branches et qu'on essayait ensuite de les coller entre elles. Mais mon approche du problème a effectivement changé lorsque j'ai trouvé le système du lancement de l'onde. J'ai compris alors que j'avais trouvé le tronc, sans lequel on ne peut pas « faire un arbre ». Les racines, c'est l'esprit, mais le tronc c'est le mouvement de l'onde qui représente physiquement le lien entre sport et arts martiaux.

À partir de là tous les éléments du puzzle se sont mis en place naturellement. Par exemple, quand on observe le « service » de tennis on visualise une onde qui part du pied et qui, au bout, envoie la balle. Au football c'est le contraire, on envoie l'onde devant et c'est elle qui frappe et projette le ballon.

Tout est parti de là : atemis, projections, les armes aussi. Le travail du sabre c'est comme une projection. Le lancement circulaire, ça doit venir à la fin. Le lancement est droit mais à la fin c'est un grand mouvement circulaire qui arrive très court, très sec vers la cible. J'ai donc complètement changé la façon de faire du iai, la façon d'utiliser le sabre, mais ça fonctionne. C'est pour cela que je l'ai nommé Yoseikan Iaido. On peut ainsi dégainer beaucoup plus rapidement que dans l'ancien système et avec une puissance nettement supérieure.

Tout ça, mon père l'avait imaginé, et à la fin de sa vie il a vu cette évolution se faire à travers ses petit-fils et moi-même. Il regardait quand mes fils montaient sur le tapis avec les élèves, et moi j'étais toujours là à côté de lui. Ils faisaient un entraînement incluant coups de pied, coups de poing, projections, immobilisations et les armes : ils combattaient avec un bâton protégé avec de la mousse. Il observait cette façon de travailler qui correspondait à son idée de base. C'est pour ça qu'il était content. Il disait : « Kore-da, kore-da ! » (C'est ça, c'est ça). Il répétait souvent ces mots en assistant aux cours, confirmant ainsi que pour lui nous étions dans la bonne voie.

Donc, au fond son idée s'était éloignée de l'aikido, je pense que c'était un peu... de l'aikido, mais il est allé plus loin. Bien sûr, personnellement ça m'a gêné parce qu'il disait toujours « aikido », [rire] mais ce faisant il utilisait des *sutemi*, des balayages, des fauchages alors que M<sup>e</sup> Ueshiba il n'a jamais montré ça. J'ai travaillé avec M<sup>e</sup> Ueshiba, mais lors des entraînements, il n'a jamais fait des choses comme ça. Ce que faisait mon père, ce n'était pas de l'aikido pour moi. Je n'étais pas tout à fait d'accord avec lui sur ce point parce que l'aikido c'est l'aikido, je veux dire par là qu'il faut respecter le système de travail de M<sup>e</sup> Ueshiba. Mais au bout du compte, dans l'esprit de mon père c'était sûrement un développement. Donc pour lui, ce qu'il faisait, c'était de l'aikido, une évolution de l'aikido.

Je suppose que pour lui ça allait de soi, mais c'est très difficile de le faire comprendre maintenant aux aikidokas, très difficile... À mon avis il s'était orienté dans le sens de la synthèse. Et moi, à l'époque, je n'avais pas encore réussi à finaliser cet objectif.

Plus tard, comme je le disais, j'ai trouvé un autre système pour tout intégrer. J'en ai compris, découvert, la base et en suite je l'ai progressivement développée sous forme de méthode sous l'appellation « Yoseikan Budo », choisie en hommage à mon père (la première dénomination était « Yoken »). Et finalement c'était juste puisque cela a démarré avec l'idée de « synthèse » de mon père.

À partir de là, naturellement, on peut tout faire mais ce n'est plus de l'aikido, ce n'est plus de l'aikido, ce n'est plus du judo, ce n'est plus du kendo, c'est complètement autre chose.

### Où est né votre père ?

À Shizuoka en 1907.

### Et qu'est-ce qu'il a fait ? du judo ? de l'aikido ?

Son père faisait du kenjutsu, de l'école Itto Ryu. Son grand-père maternel était un grand maître de kenjutsu et son père était un élève de ce maître, qui s'appelait Eguchi. Cette personne s'occupait d'un endroit — aujourd'hui on dirait une auberge — assez grande car il y logeait les Daimyo qui venaient pour voir le Shogun Tokugawa. C'était comme une sorte de résidence pour le seigneur et ses samourais. Et là il y avait un dojo de kendo, de kenjutsu, par ce que ces seigneurs s'entraînaient souvent. Ce grand-père était le maître de cet hôtel et souvent il servait de partenaire aux seigneurs, ce n'était donc pas n'importe qui. De plus, cette personne entrait dans le château de Shizuoka en passant le premier pont à cheval, ce qui signifie qu'il avait un rang élevé : normalement, il fallait mettre pied à terre en arrivant au pont. Quelqu'un qui entrait sans descendre de cheval était quelqu'un d'important. Sa fille a épousé mon grand-père qui était un des meilleurs élèves de kenjutsu. La base, c'est donc le kenjutsu.

Ma famille, qui avait un élevage bovin, a tout perdu lorsqu'une maladie a tué tous les veaux. Il a alors fallu aller chercher du travail à Tokyo. Mon père est parti à Tokyo avec sa famille et là aussi, juste à côté de sa maison, il y avait un dojo de kendo. Comme il venait tous les jours assister à l'entraînement, un professeur l'a invité, en lui disant : « Si tu t'intéresses, alors viens ». C'est ce qu'il a fait. Ensuite il a commencé à s'intéresser au judo, et a appris d'un maître très connu : Nakao Chikao. Plus tard il est allé au Kodokan et a rencontré M<sup>e</sup> Kyozo Mifune et Toku Sambo, figurant à l'époque parmi les plus grands techniciens du judo.

M<sup>e</sup> Kano était déjà un grand Maître et il ne faisait que superviser les cours, démontrant parfois quelques techniques. Il a regardé le travail de mon père, et, ayant apprécié sa forme de travail, il l'utilisait régulièrement comme « uke ». Un jour, il lui a proposé d'aller étudier l'aikido. À ce moment...

### C'est en quelle année ?

Je ne sais pas exactement. Mon père a ouvert son 1<sup>er</sup> dojo quand il avait 25–26 ans, environ. Il devait avoir 21–22 ans à cette époque. Vers 1928, probablement.



Hiroo Mochizuki avec une photo de son père.

M<sup>e</sup> Kano lui a donc proposé d'aller étudier l'aikido, car il voyait que toutes les anciennes méthodes, comme le jujutsu commençaient à tomber en désuétude. Les anciens professeurs n'arrivaient plus à vivre avec les arts martiaux : les temps avaient changé, sous l'influence de l'occident. Le judo, lui, se développait bien, comme une forme de sport. Qui disait sport, disait européen, et être européen cela voulait dire faire du sport. Cela a donc commencé à devenir une mode.

M<sup>e</sup> Kano a pensé protéger les arts martiaux anciens à l'intérieur du Kodokan. Il a mis cette idée en pratique en sélectionnant un certain nombre de jeunes qu'il envoyait se former dans les diverses disciplines d'arts martiaux traditionnel ; puis en créant une section d'arts martiaux japonais anciens — le Kobudo Kenkyukai — au sein du Kodokan.

C'est pour ça que mon père est allé travailler chez M<sup>e</sup> Ueshiba, et qu'il a suivi une formation en Katori Shinto Ryu... Mon père a beaucoup pratiqué chez M<sup>e</sup> Ueshiba — il a eu comme condisciple M<sup>e</sup> Tomiki. La mission de mon père, de retour au Kodokan, consistait à expliquer à M<sup>e</sup> Kano ce qu'il avait appris. M<sup>e</sup> Kano lui posait à chaque fois beau-

coup de questions et il racontait : « Maître Ueshiba, aujourd'hui, il a eu telle façon d'entrer, il a fait tel déplacement, et au niveau des clés c'était comme ça ». Il présentait tout ça et répétait tout ce qui avait été dit. M<sup>e</sup> Kano a toujours étudié la pédagogie de M<sup>e</sup> Ueshiba, il y réfléchissait beaucoup. Mais au bout de quelque temps, M<sup>e</sup> Ueshiba a demandé à M<sup>e</sup> Kano : « Est-ce que je peux garder ce garçon chez moi ? ». M<sup>e</sup> Kano a accepté et mon père s'est alors installé au dojo de M<sup>e</sup> Ueshiba. En parallèle il a continué de s'entraîner au Kodokan

### *Où était le dojo ?*

Malheureusement je ne sais pas, je pense qu'il s'agissait du premier dojo de M<sup>e</sup> Ueshiba. Je ne le connais pas parce que Tokyo a été entièrement détruit pendant la 2<sup>e</sup> guerre, il ne restait plus rien. Je pense que tout a brûlé.

Et là mon père a intégré le juku. Je m'explique : quand on était arrivé à un certain niveau, on avait la possibilité de vivre à côté du dojo. Donc il y avait une chambre où pouvaient dormir plusieurs personnes et mon père est devenu le chef de ce groupe. Il s'occupait aussi du dojo comme élève-assistant de M<sup>e</sup> Ueshiba, comme jukusei. Maintenant on appelle ça uchi deshi. Il a été le premier uchi deshi de M<sup>e</sup> Ueshiba. Un uchi deshi c'est un « élève intérieur », mais ce n'est pas parce que l'on est uchi deshi que l'on est forcément meilleur : c'est celui qui s'occupe de nettoyer la place, de nettoyer la maison, qui aide le maître à s'habiller et à se déshabiller, il fait un peu tout. Pour moi, c'est un peu comme un boy [rires], un boy de classe. Sur le tapis c'est le premier assistant. C'est bien, mais au fond c'est presque un boy. [rires]

C'est de cette façon qu'il s'est beaucoup rapproché de M<sup>e</sup> Ueshiba. Après la Deuxième guerre mondiale, M<sup>e</sup> Ueshiba venait très souvent voir mon père à Shizuoka. Il restait parfois un mois, parfois deux mois. Mon père avait ouvert une autre salle à Shizuoka, le 1<sup>er</sup> dojo ayant également brûlé pendant la 2<sup>e</sup> guerre mondiale. Mon père y habitait mais la famille résidait à Mochimune, à 5–6 kilomètres de Shizuoka.

### *Et dans ce dojo, votre père faisait de l'aikido, ou... ?*

Il enseignait judo et aikido. Il y avait une section de chaque et il enseignait également une forme de kobudo japonais : le Katori Shinto Ryu – incluant yari, naginata, bo, jo, kenjutsu, iai.

### *Un des dojo de Ueshiba s'appelait aussi le Kobukan...*

Oui, le Kobukan, je me souviens du nom. Avant la 2<sup>e</sup> guerre mondiale, M<sup>e</sup> Ueshiba était déjà très connu dans les arts martiaux. Il était souvent invité au Butokukai (Kyoto), – regroupant toutes les disciplines d'arts martiaux japonais. M<sup>e</sup> Takeda Sogaku, était aussi très connu dans ce milieu et M<sup>e</sup> Ueshiba était son élève. A cette époque, mon père s'occupait souvent du dojo de M<sup>e</sup> Ueshiba. Takeda Sokaku y venait de temps en temps. Mais quelques jours avant que Takeda Sokaku n'arrive, M<sup>e</sup> Ueshiba se sauvait toujours. Il disparaissait et c'est toujours mon père qui s'occupait d'accueillir Takeda Sogaku. Plus tard il a compris que celui-ci venait pour... comment dire... normalement chaque élève de Takeda Sogaku devait le payer chaque année, même après avoir arrêtés les cours. Donc M<sup>e</sup> Ueshiba devait en principe lui envoyer chaque année une certaine somme d'argent. Mais peut-être qu'il n'avait pas beaucoup d'argent parce que vivre en enseignant ce système – l'aikido – c'était très difficile à cette époque. Donc il n'avait pas de sous, et il se sauvait [rires] et en

attendant c'était mon père qui s'occupait de Takeda Sogaku. C'est d'ailleurs comme ça que mon père l'a connu !

### *En principe, avant la 2<sup>e</sup> guerre, ce n'était pas encore l'aikido, c'était encore le Daito Ryu ?*

Oui, le Daito Ryu Jujutsu. Quand M<sup>e</sup> Ueshiba a commencé à enseigner, il a nommé la méthode Aiki-jujutsu. Pendant la guerre, il a changé le nom en « aikido ». Le système appris par mon père avant guerre, ce n'était pas encore les déplacements circulaires, peu usités à cette époque. C'était assez strict, direct.

Quand j'ai travaillé avec M<sup>e</sup> Ueshiba, à partir de 1949, j'ai été surpris parce que cela ne correspondait pas avec ce que j'avais appris avec mon père. C'était très rond, très circulaire, très doux. Cela avait complètement changé après la guerre. Alors, mon père a voulu changer aussi. Mais peut-être n'a-t-il pas réussi à assimiler le système du cercle, ou peut-être que cela ne lui correspondait pas. Pourtant M<sup>e</sup> Ueshiba était souvent là, il venait chez mon père mais ce dernier a continué de pratiquer la forme initiale.

Par contre, en ce qui me concerne, j'ai complètement changé ma façon de travailler quand j'ai commencé à pratiquer l'aikido chez M<sup>e</sup> Ueshiba, dans son dojo de campagne de Iwama, où je suis allé plusieurs fois pendant les vacances. A l'époque M<sup>e</sup> Saito était toujours avec M<sup>e</sup> Ueshiba. Quand je m'entraînais avec lui, on travaillait « circulaire », donc j'ai respecté ce principe de base. C'est la raison pour laquelle, ultérieurement, lorsque j'ai commencé à enseigner l'aikido, j'ai toujours effectué toutes les techniques en cercle. Même les techniques de mon père, les projections de hanche, les balayages, les fauchages, je les commençais par un mouvement circulaire – contrairement à lui.

### *Est-ce qu'ils travaillaient beaucoup avec les armes, à cette période, à Iwama ?*

Les armes ? Non, pas tellement. M<sup>e</sup> Ueshiba montrait quelques formes de yari. Il utilisait souvent un bokken, mais presque seulement pour montrer des techniques de projection à partir d'un mouvement de sabre. Il montrait ce que cela devenait, une fois transposé. Donc M<sup>e</sup> Saito aussi a toujours continué à montrer de la même façon que M<sup>e</sup> Ueshiba, avec le bokken. Mais il ne faisait pas de techniques de kenjutsu, il n'en a pas montré.

Suite dans le numéro 9F ■■■

